

LA CHASSE A L'HOMME

Seconde partie du "Crime de la rue St-Laurent."

I LE MONT-GARGAN.

Le quartier du Mont-Gargan, un des plus pauvres de la ville de Rouen, est bâti sur un petit monticule, à l'extrémité du champ de Mars et au pied même de la côte de Sainte-Catherine, dont la masse blanche, couronnée à son sommet de quelques arbustes, se dresse à pic comme une imposante falaise, en face de cet amas informe de maisons basses et sombres.

Il était onze heures environ lorsque Legrand, après s'être égaré dix fois dans les rues étroites et boueuses du quartier Martinville, arriva enfin au centre du Mont-Gargan ; c'était là que devait être l'auberge du Soleil d'or.

La nuit était sombre, le vent soufflait avec violence, et la pluie commençait à tomber.

Il était impossible de rien distinguer. Les maisons se déroulaient un peu plus noires que le ciel des deux côtés de la rue, mais sans qu'aucune se détachât à l'œil dans les deux longues silhouettes qui se profilaient parallèlement irrégulières et sinistres comme deux lignes de tombeaux.

Un reverber se balançait au loin, brillant vaguement dans l'épaisseur du brouillard comme une nébuleuse dans les profondeurs du ciel.

Legrand faisait de vains efforts pour percer les ténèbres qui l'enveloppaient ; il ne voyait rien que des façades frustes et uniformes.

Tout à coup le vent s'engouffra dans la rue comme une trombe et fit entendre un grincement dans l'air.

Legrand leva la tête et entrevit quelque chose qui se balançait au-dessus de sa tête.

Puis il écouta.

C'était de là que venait le grincement qui venait de frapper son oreille.

Ce qu'il entrevoyait était donc une enseigne d'auberge.

—L'auberge du Soleil d'or, peut-être, pensa-t-il.

Et il frappa à la porte.

Au bout d'un instant un bruit de sabot se fit entendre, puis la porte s'ouvrit.

—Entrez vite, dit une voix d'homme.

Legrand entra, et la porte fut refermée aussitôt.

Le maître de l'auberge du Soleil d'or était un homme d'une soixantaine d'années.

Maigre et chétif de corps, sa tête était couverte d'un bonnet de laine noire sous lequel ses traits tourmentés, ses joues flasques, sa teinte terreuse, ses yeux gris, recouverts d'épais sourcils d'un roux pâle, étaient d'un effet repoussant, à la fois hideux et sinistre.

On eût dit une de ces têtes grossièrement sculptées sur une pomme de canne.

—Bonjour, vieux, lui dit Legrand.

—Bonjour, Graaft, répondit l'aubergiste.

—Non pas Graaft, mais Legrand, dit vivement celui-ci.

—Ah !

—On peut compter sur toi ?

—Est-ce que nous n'avons pas trafiqué la même chaîne pendant deux ans :

—Comment va ton auberge ?

—Mal.

—Et ta femme ?

—Morte.

Legrand baissa la voix :

—De quel genre de mort ?

—Par accident.

—Ah !... lequel ?

L'aubergiste regarda fixement Legrand, et il répondit par cette interrogation :

—Et l'horloger de Caen, de quoi est-il mort ?

Legrand eut un soubresaut.

Il garda un instant le silence, puis, jetant à l'aubergiste un regard menaçant, il lui dit d'une voix sourde :

—Explique-toi, que sais-tu ?

—Rien, mais je devine.

—Quoi ?

—Ah ça, me prends-tu pour un naïf ? J'apprends l'assassinat d'un horloger dont la boutique a été dévalisée ; le même jour je vois venir mystérieusement chez moi, ancien forçat, trois camarades que j'ai connus à Toulon, et ça t'étonne que je devine ! Mais rassure-toi, je hais la roussie à mort, et tu n'as rien à craindre ici.

Il y eut un moment de silence.

—Les autres sont arrivés ? demanda enfin Legrand.

—Pascal et Mayer sont en haut.

—Seuls ?

—Seuls.

—Pas de femmes ?

—Non.

—Tu connais la cousine Madelon ?

—La mère Gaul ! je l'ai vue plusieurs fois à Paris.

—C'est elle qui nous a donné rendez-vous chez toi.

—Elle va donc venir ?

—Elle devrait déjà être ici ; dès qu'elle arrivera, tu la feras monter.

—Ce sera fait.

—Il viendra aussi un jeune homme.

—Son nom ?

—Charles. Tu le feras entrer dans la chambre voisine de celle où nous serons réunis tous les quatre.

—Bon !

—Maintenant, montre-moi la chambre où m'attendent les autres.

L'aubergiste éclaira Legrand, et un instant après celui-ci était réuni à ses deux complices.

Il les trouva assis loin l'un de l'autre, et dans une attitude qui trahissait le plus profond abattement.

—Qu'est-ce que ça veut dire ? s'écria Legrand en croisant ses bras sur sa poitrine, que signifient ces poses de statues de la désolation ? Ah ça, est-ce que je vais être forcé de vous remonter tous les jours comme de vieilles horloges détraquées ? En voilà des attitudes de saules pleureurs ! et pourquoi ? je vous le demande.

—Oh ! pas de comédie ! ne fais pas semblant d'ignorer ce que tu sais mieux que nous, murmura Pascal d'un air sombre.

—Comprends pas ! fit Legrand en arpentant la chambre.

—Vraiment ! ah ! tu ne comprends pas ! Ainsi, nous étions convaincus que nul être au monde ne pouvait soupçonner en nous les meurtriers de l'horloger ; nous faisons vingt lieues, nous bravons l'examen des agents et des gendarmes, nous traversons toute la ville de Rouen, nous nous asseyons dans un cabaret aussi tranquillement que les premiers venus, et quand tout se réunit pour nous prouver que nous sommes définitivement à l'abri de tous les dangers que nous pouvions craindre au premier abord, voilà que nous voyons braqués sur nous les deux yeux d'un agent qui, évidemment, nous avait suivis de puis la gare ! Et maintenant que nous serons reconnus, ou tout au moins soupçonnés par cet agent, qui a vu nos têtes et noté notre signalement dans sa mémoire, tu t'étonnes de nos terreurs, et tu ne comprends pas notre découragement ! Allons donc !

Il se fit un profond silence.

Legrand s'était arrêté en face de Pascal, et ses traits exprimaient les plus sombres pensées.

—Eh bien, oui, dit-il enfin ; oui, je comprends tout ça, mais je voulais vous remonter le moral ; voilà ?

—Et l'agent ?

—Evanoui.

—J'aime autant ça.

—Pourquoi ?